

— Alors, Thérèse, vous ne m'écoutez pas ? dit Robert. Vous ne voulez pas que je raconte...

— Mais si ! mais si ! répondit la jeune fille, en se posant bien droite sur sa chaise et saisissant son aiguille. Je vous écoute avec recueillement. Mais, dites-moi d'abord quel âge elle avait, votre marquise Gisèle ? Seize ans ? dix-sept ans comme moi ?

— Elle était mariée.

Thérèse eut une petite moue qui seyait bien à son visage très jeune.

— C'est moins intéressant, fit-elle.

— Vous trouvez ? reprit Robert. Il y avait si peu de temps qu'elle était mariée, deux ans à peine, et elle aimait son mari. C'était autrefois, Thérèse, quand il existait beaucoup de grandes forêts avec peu de routes au travers. Le marquis fut obligé de partir pour la guerre, et, en partant, il dit à sa femme : « Vous aurez sans doute à repousser les attaques de nos ennemis. Je sais qu'ils ont juré de vous enlever par la force. Mais les murailles sont solides. Je vous laisse de bons hommes d'armes, et j'ai confiance en vous. Au revoir, ma petite Gisèle ? — « Au revoir ! » répondit la dame, et le seigneur s'éloigna.

— Les seigneurs de ce temps-là, interrompit Thérèse, c'était comme les officiers de marine, toujours en route. Mon amie Henriette, qui a épousé un lieutenant de vaisseau...

Elle s'arrêta devant le mouvement d'impatience de Robert.

— Je vous fâche, murmura-t-elle. Tenez, je ne vous dirai plus rien. Je vous le promets !

— Vous saurez donc, Thérèse, que le marquis ne s'était pas trompé. Le château fut assiégié. Tout le monde fit son devoir. Mais, avec le temps, la famine arriva. Les bœufs, les moutons, les chevaux même avaient été mangés. Un seul vivait encore : la jument de la marquise Gisèle, une haquenée grise, rapide et pommelée comme un nuage. Pour la nourrir, l'écuier, qui savait combien sa maîtresse la chérissait, trompait la surveillance de l'ennemi et descendait la nuit dans les fossés, cueillant lui-même des herbes, des roseaux, des feuilles d'arbres qu'il rapportait sur ses bras couverts de peau de daim, ou bien il faisait couper les plantes parasites qui poussent aux fentes des pierres, les mousses, les pariétaires, le fumeterre à fleur rose, dont le donjon avait une couronne, en temps de paix. Malgré tant de prévenances, la pauvre bête maigrissait à vue d'œil. « Sire écuier, disait la marquise, mieux vaudrait la tuer comme les autres et la partager entre mes hommes d'armes. » Mais l'écuyer la rassurait, et refusait de tuer la haquenée.

Robert, qui levait volontiers les yeux au plafond lorsqu'il racontait, les abaissa en ce moment vers Thérèse. L'immobilité et le silence de sa filleule l'étonnaient. Il remarqua que la bande de drap était à moitié échappée aux mains de la jeune fille. Une des extrémités avait roulé à terre. L'autre n'était maintenue, sur les genoux

de Thérèse, que par la pression de trois doigts roses qui n'avaient plus guère conscience de leur rôle.

La jolie tête blonde commençait à flétrir vers l'épaule, et rencontrait déjà le rayon d'or de la lampe. Robert était susceptible. Mais il y avait une créature au monde qu'il aimait mieux que lui-même. C'était l'enfant qui ne l'écoutait plus. Après une pause, si légère que ni le père, ni la mère, dont la pelote de fil, en se déroulant, faisait un bruit de souris sur le parquet, ne s'en aperçurent, il reprit, d'une voix plus basse, un peu chantante et berceuse à dessein :

— Un jour enfin, triste, l'écuyer se présenta devant la châtelaine, et lui annonça qu'il n'y avait plus de vivres, que les plus vaillants de la garnison étaient morts ou blessés, et qu'il fallait se rendre. Alors...

Un petit soupir, le soulèvement léger d'un cœur que le songe habite, avertit Robert du succès de son histoire. La tête de la jeune fille, tout inclinée à gauche, était à moitié dans la lumière et à moitié dans l'ombre.

— Alors, dit Robert en haussant la voix, il arriva que Thérèse Maldonne s'endormit en écoutant l'histoire de son parrain !

Elle se redressa vivement, et, souriante avant même de pouvoir ouvrir les yeux :

— Oh ! pardon, fit-elle. Je crois que je dormais ! C'était pourtant bien joli, les pariétaires, les mousses, le fumeterre du donjon !

— Il y a longtemps que nous n'en étions plus là, ma pauvre Thérèse !

— Tu meurs de sommeil, dit M<sup>me</sup> Maldonne, sur le visage de laquelle, à la moindre alerte, une ombre d'inquiétude maternelle passait. — J'ai peur que tu ne te sois fatiguée, tantôt, avec cette treille...

Thérèse fixa les yeux sur ceux de Robert, pour y lire son pardon, qui s'y trouvait, d'ailleurs.

— C'est fini, dit-elle, en passant la main sur ses paupières.

— Non, répondit Robert. Allez recommencer là-haut. Les enfants doivent se coucher de bonne heure.

— Et l'histoire de Gisèle, nous la finirons demain, alors ?

— Ou jamais, murmura-t-il avec un peu d'amertume.

— A propos, reprit Thérèse sans l'avoir entendu, que faisons-nous demain ?

— Comme tous les jours, ce que vous voudrez.

— Non, dit-elle gentiment, ce que vous désirez, vous.

— Eh bien ! une promenade au bois de Laurette ? Il y a si longtemps que nous n'y sommes allés !

— Je veux bien. Tenez, je mettrai le chapeau à coquelicots que vous aimez.

— C'est cela.

— Pour vous, parrain, rien que pour vous. Car il n'y a que des loriots, là-bas !